

25<sup>e</sup> anniversaire des Solistes européens Luxembourg

# Liesse festive

Christoph König réunit tous les ingrédients d'une fête réussie



Une création de Marco Pütz a ouvert le concert.

(PHOTO: TANIA BETTEGA)

PAR PIERRE GERGES

Rien n'avait été laissé au hasard pour le concert anniversaire des SEL lundi soir à la Philharmonie. A commencer par une luxuriante brochette de solistes (les frères Capuçon pour le violon et le violoncelle avec Frank Braley au piano) sur laquelle repose le «Triple concerto» de Beethoven, une programmation par ailleurs qui fait la part belle aux valeurs sûres, la commande à Marco Pütz d'une œuvre qui fut loin de déteindre dans ce contexte prestigieux, la présence enfin de S.A.R. le Grand Duc pour souligner le caractère emblématique de cette soirée entre souvenir et avenir.

Deux accords passablement inquiétants servirent de portique d'entrée aux «Strömungen» de Marco Pütz, sentiment aussitôt balayé par la sérénité aérienne d'un air de hautbois, à son tour relayé par un legato de cordes d'une belle suavité, à peine ponctuée par les notes pincées aux cordes graves. La morphologie de ce discours ne manqua certes pas de dissonante acidité, la syntaxe n'en demeura pas moins incroyablement lisse, fluide et cantabile. Mais les courants ne furent pas tous de cette

eau-là et le premier climax fit irruption avec une véhémence toute stravinskienne, terrible chevauchée d'accents assénés, une rythmicité déchaînée, fouettée par une percussion aveuglante. Un solo de flûte suffira à dépasser cette sauvagerie dans des profondeurs plus apaisées, hymniques, presque statiques.

Entrée sur scène des trois solistes qui, sans affectation, nous livrèrent le fruit de leur imagination constante, dans le respect de la portée spirituelle du message beethovenien. Il est vrai que la fusion quasi fraternelle de ce trio ne date pas d'hier, que la flexibilité organique de leur entente est le résultat d'une connivence entretenue de longue date. On trouvera sans doute quelque chose de plus instinctif chez Gauthier Capuçon, un goût immodéré pour le son richement charpenté ou, à l'inverse, les hoquets chavirés dans le «largo», une intimité en somme plus proche de la confiance. Face à cette sensualité de ténor, le violon de Renaud Capuçon afficha une certaine réserve, empreint de noblesse dans son lyrisme, nettement plus décanté, plus abstrait peut-être dans sa grandeur altière. Le jeu du pianiste Frank Braley pa-

rut encore davantage en retrait, réservant la pugnacité granitique à la main gauche pour contenir l'emprise orchestrale alors qu'il servit avec beaucoup de générosité d'âme ses compagnons solistes, avec un toucher taquin dans le rondo, une grâce très schubertienne.

La «Symphonie du nouveau Monde» devait clore cette soirée sur les accents plus populaires et plus terriens de Dvorak. Elle étonna d'abord par la nouvelle image orchestrale, «libérée» du carcan de la réserve concertante, par sa touche d'ardeur fiévreuse ensuite à restituer les climats agrestes avec une ingénuité pleinement assumée. Au point que la divine mélodie du cor anglais sonna d'avantage comme une réminiscence de l'ancien monde qui, tel une caravane dans un paysage lunaire, s'éloigne irréversiblement.

Le «scherzo» à son tour confirma l'idée qu'on excella dans le registre de la nostalgie coloriste plutôt que dans celui de l'ironie distanciée. Et le finale de nous rappeler qu'en ce jour de fête il ne fallait pas boudier la jubilation sonore, les coups de timbales fracassants ni une certaine grandiloquence aux visées conquérantes.